

Simon Rattle, chef d'orchestre britannique : « Diriger “Don Giovanni”, c’est comme être enfermé à l’intérieur d’un tonneau jeté dans les chutes du Niagara »

Pilier du Festival d'Aix-en-Provence depuis 2000, le chef d'orchestre britannique, récemment naturalisé allemand, dirigera au Grand Théâtre de Provence son premier Mozart aixois, du 4 au 18 juillet, ainsi qu'un concert symphonique, le 16 juillet.

Propos recueillis par [Marie-Aude Roux](#) (Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale)

Publié le 04 juillet 2025 à 06h00, modifié le 04 juillet 2025 à 10h04



Simon Rattle, lors des répétitions de « Don Giovanni » au studio Big One du Grand Théâtre de Provence, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), le 2 juin 2025. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Régulièrement invité au Festival d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) depuis le début des années 2000, le chef d'orchestre Simon Rattle y a dirigé pas moins de neuf concerts et presque autant d'opéras. Après [L’Affaire Makropoulos](#), de Janacek, à la tête de l’Orchestre de Birmingham, en 2000, c’est avec la Philharmonie de Berlin qu’il donne, entre 2006 et 2009, [le premier Ring wagnérien de la manifestation](#), également mis en scène par Stéphane Braunschweig. Six années s’écoulent ensuite avant la création, en 2015, du [Monstre du labyrinthe](#), de Jonathan Dove, à la tête du London Symphony Orchestra, orchestre avec lequel il revient, en 2021, pour le [Tristan](#), de Wagner, suivi en 2023 du [Wozzeck](#), de Berg, respectivement mis en scène par Simon Stone et Simon McBurney.

A 70 ans, le Britannique est dans la fosse avec l'Orchestre symphonique de la Radiodiffusion bavaroise (BRSO), dont il est directeur musical depuis 2023, pour son premier Mozart aixois. Sur le pupitre, *Don Giovanni*, sans doute l'opéra le plus emblématique du festival, dont la huitième production depuis 1949 est mise en scène par son compatriote, Robert Icke, lequel fait, à 38 ans, ses débuts lyriques au Grand Théâtre de Provence, du 4 au 18 juillet.

Quels rapports entretenez-vous avec Mozart, et tout particulièrement avec « Don Giovanni » ?

Don Giovanni m'a longtemps effrayé. J'ai toujours pensé que c'était l'un des opéras les plus complexes à diriger. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait un hasard si je n'en ai aucun à mon actif dans tout ce premier quart de XXI^e siècle. Mon premier *Don Giovanni* ? C'était à la fin des années 1980, au Festival de Glyndebourne [*en Angleterre*], à la tête de l'Orchestra of the Age on Enlightenment [*orchestre du siècle des Lumières*], qui joue sur instruments anciens.

Cette œuvre requiert une chose et son contraire en permanence. C'est un opéra qui vous met en perte de contrôle, vous donne la sensation d'être enfermé à l'intérieur d'un tonneau jeté dans les chutes du Niagara, avec l'idée que la noyade est au bout.

Tragédie comique ? Comédie tragique ? Tout coexiste : légèreté, cruauté, humour, horreur, profondeur psychologique et vide existentiel. Mozart aurait adoré les films de David Lynch, comme *Mulholland Drive* [2001]. Le niveau de sophistication émotionnelle y défie l'entendement. Le chef doit chercher un équilibre entre la violence et le charme, l'aérien et la pesanteur, le tout sans quitter un rythme frénétique. Au fond, on ne sait rien de ce qui se passe. Si ce n'est que la personne qui raconte l'histoire est malhonnête.

En 1994, vous avez dirigé, toujours au Festival de Glyndebourne, un « Don Giovanni » mis en scène par Deborah Warner. Mais vous évoquez un projet initial avec Peter Brook, avorté dix ans plus tôt, précisément celui qu'il montera en 1998 à Aix-en-Provence...

J'ai toujours dans ma partition la lettre d'excuses qu'il m'a envoyée quand ce projet a capoté. Il n'avait pas trouvé un *Don Giovanni* qui corresponde à sa vision du personnage. Nous avons pourtant fait passer plus de soixante-dix auditions ! Dès qu'un chanteur arrivait avec une posture un peu théâtrale – du genre « chapeau à plume » –, il était automatiquement éliminé.

Peter Brook cherchait une personnalité, une inspiration. Il attendait le baryton suédois Peter Mattei, cette animalité violente et sourde qui émane de lui et qui explosera sous la direction de Claudio Abbado puis de Daniel Harding. Savoir que Robert Icke est un des derniers héritiers spirituels de Brook me donne aujourd'hui le sentiment de boucler une boucle.

Quels souvenirs gardez-vous de votre tout premier contact, encore enfant, avec « Don Giovanni », aux BBC Proms de Londres ?

Comme si c'était hier ! J'avais fait, comme tout le monde, la queue pendant plusieurs heures pour entrer dans le Royal Albert Hall, où le public assiste debout aux concerts et aux représentations. Les gens autour de moi s'étonnaient de ce gamin de 12 ans qui attendait tout seul. A l'époque, je connaissais l'ouverture de *Don Giovanni*, mais je n'avais jamais entendu

l'opéra. J'ai tout oublié des noms des chanteurs, du metteur en scène ou du chef d'orchestre. Mais l'extraordinaire sensation de la musique, sa folie et sa puissance se sont définitivement gravées en moi.

Comment naviguez-vous entre les deux versions de « Don Giovanni », la création à Prague en 1787 et le remaniement pour Vienne l'année suivante ?

C'est un mixte des deux, généralement utilisé. Mozart, comme tous les compositeurs de son temps, adaptait ses œuvres en fonction des interprètes, des circonstances et des exigences de ses commanditaires. Les deux versions coexistent donc.

Quand on dispose de la distribution qui est aujourd'hui sur le plateau aixois, impossible d'enlever un air aux chanteurs. Alors, nous avons gardé presque tous les ajouts viennois : le ténor Amitai Pati chantera bien l'empathique « Dalla sua pace » d'Ottavio tandis que la mezzo Magdalena Kozena approfondira son rôle de femme trompée avec le « Mi tradi » d'Elvira. Ces airs sont magnifiques. Ni le public ni les chanteurs ne veulent s'en passer. Quant au duo « Per queste tue manine », qui voit la coquine Zerline se venger du valet Leporello, même coupé, il nous livre des indications précieuses sur cette jeune femme qui n'est décidément pas du genre à porter du Laura Ashley !

Quels sont, au fil de votre carrière, les interprètes qui ont influencé votre propre vision de « Don Giovanni » ?

Mis à part le choc initial des Proms, le premier *Don Giovanni* auquel j'ai assisté à la fin des années 1970 était celui de Bernard Haitink à Glyndebourne. Un style d'interprétation que j'appréciais, devenu inécoutable aujourd'hui. La révélation est venue de Nikolaus Harnoncourt, lors de répétitions avec le Concertgebouw d'Amsterdam. Sa fameuse conception de « la musique comme parole » – cette recherche inédite du détail, des couleurs et de l'articulation en fonction du texte et de la dramaturgie – fait toujours partie de mon ADN. Dès mon premier *Don Giovanni* en version scénique, dans le cadre d'un grand cycle Da Ponte à Glyndebourne, j'ai dirigé sur instruments d'époque. J'ai également eu la chance d'interpréter l'opéra en version de concert avec mon orchestre « moderne » de Birmingham et l'un des plus grands *Don Giovanni* de l'histoire lyrique, Thomas Allen.

Vous avez décidé de consacrer les 250 000 euros du prix Ernst-von-Siemens qui vient de vous être remis, le 17 mai, à Munich, à l'achat d'instruments baroques pour votre Orchestre symphonique de la Radiodiffusion bavaroise. Pourquoi ?

Je précise que le BRSO accueille depuis deux ans un ensemble sur instruments d'époque et que, bien qu'ils jouent a priori sur instruments modernes, il s'agit d'un orchestre « informé », c'est-à-dire rompu aux pratiques de la musique baroque. Contrairement à ce qui se passait il y a trente ou quarante ans, beaucoup de musiciens ont désormais une expérience dans ce domaine. Ils ont acquis des modes de jeu, de sonorités, de façons de phraser ou d'articuler qui sont désormais assimilés, et l'idée d'un style d'époque – quel qu'il soit – est désormais totalement naturelle. Cela ne représente pas pour autant un changement radical, simplement un élargissement des moyens d'expression dans différents types de rhétorique. La musique est un continuum, qui nous incite à sans cesse interroger le passé.

Sans vouloir dévoiler quoi que ce soit de cette nouvelle production de « Don Giovanni », que pouvez-vous nous dire de votre travail avec Robert Icke ?

Robert Icke joue du piano, et il a assisté à toutes les séances de répétition avec les chanteurs, ce qui n'est pas très habituel pour un metteur en scène. Nous avons avancé en parallèle : au bout de deux jours de travail musical, je lui ai demandé de s'occuper des solistes afin qu'aucun de nous deux ne s'engage dans une voie sans l'autre. Chacun a sa propre vision du *Don Giovanni* idéal, l'important est de la détricoter pour construire une vision commune.

La seule chose que je peux dévoiler est que j'ai rarement vécu une telle connexion entre la scène et la musique. Cela me rappelle mes expériences avec Peter Sellars ou Patrice Chéreau. Si la musique ne réagit pas suffisamment par rapport au texte, il faut que le metteur en scène et le chef aillent l'un vers l'autre pour trouver ce qui doit changer. Cela a été le cas dans *De la maison des morts*, de Janacek, où ma femme, Magdalena Kozena, qui est Tchèque, avait repéré une certaine tournure dans le texte qui a fait bouger la vision de Chéreau.

Le directeur du Festival d'Aix-en-Provence, [Pierre Audi](#), mort le 3 mai à [Pékin](#), ne sera pas là pour cette édition. Quelles relations entreteniez-vous avec lui ?

Je l'ai rencontré il y a plus de quarante-cinq ans à la Fringe d'Edimbourg, où il créait des événements parmi les plus avant-gardistes. J'ai fréquenté ensuite l'Almeida Theatre, qu'il dirigeait, à l'époque où ce n'était qu'une ruine. C'est grâce à lui que j'ai rencontré Peter Sellars, dirigé mon premier Wagner. Et c'est encore grâce à lui que je fais ici mon premier *Don Giovanni*. Il était un peu notre Diaghilev à tous, avec beaucoup plus de cordes à son arc. Cela va prendre beaucoup de temps avant de réaliser qu'il ne sera plus jamais là aux premières d'opéra.

« *Don Giovanni* », de Mozart. Du 4 au 18 juillet. [Concert Ligeti, Wagner et Bruckner](#) avec l'Orchestre symphonique de la Radiodiffusion bavaroise, Simon Rattle (direction). Le 16 juillet. [Festival d'Aix-en-Provence](#) (Bouches-du-Rhône). Grand Théâtre de Provence.

[Marie-Aude Roux \(Aix-en-Provence \(Bouches-du-Rhône\), envoyée spéciale\)](#)